

La France aux temps des crises 12/30

LA FRANCE FACE AUX MENACES CONTINENTALES 1461 - 1559

3) François 1er : la France face à l'Empire 1515-1547

À la mort de Louis XII qui ne laissa pas de fils, son gendre et cousin le plus proche, François d'Orléans-Angoulême monte sur le trône. Débute en 1515 le règne d'un souverain qui laissera dans l'histoire sa marque de Roi-chevalier, grand ami des arts mais qui devra soutenir trente années de guerre contre l'empire des Habsbourg.

Un joyeux avènement (1515-1519)

Tout débute fort bien. Le Roi, un géant de vingt ans, comblé par la nature, persuadé comme son prédécesseur de ses droits sur le Milanais et de l'intérêt d'une expansion du royaume outre monts, après une sérieuse préparation diplomatique et militaire, franchit les Alpes, et écrase à Marignano les Suisses mercenaires du duc Sforza.

Le Milanais est annexé, François 1er signe avec les Suisses une paix perpétuelle, et avec le Pape le *concordat de Bologne* mettant un terme à la *Pragmatique*, ce qui permet au Roi de choisir lui-même les prélats à la place des chapitres ; leur institution revenant au Pape. Rapprochement donc avec Rome, mais renforcement d'un gallicanisme royal aux dépens d'un gallicanisme sorbonno-parlementaire. En somme, le Roi gagne sur tous les tableaux.



François 1er

La France encerclée lutte contre les Habsbourg (1519-1547)

La période faste fut de courte durée, car en 1519 Charles de Habsbourg, héritier des royaumes d'Espagne avec leurs territoires du Nouveau Monde, de Naples et des Pays-Bas, est élu au trône impérial malgré une candidature de François 1er destinée à contrecarrer celle d'un adversaire risquant de prendre la France en tenaille.

Il fallut, au nouvel empereur Charles-Quint, deux tonnes d'or – garanties par le métal précieux que les Espagnols extrayaient des mines d'Amérique – pour acheter les électeurs allemands. La France est encerclée sur toutes ses frontières. Commence alors une guerre jalonnée de succès, de revers, de trêves, de renversements d'alliances, maintenue en définitive en un certain équilibre.

En une première phase, François 1er se trouve confronté à l'Empereur bien sûr, mais aussi au roi d'Angleterre Henri VIII qui joue un double jeu, et au Pape. De plus, la trahison du connétable de Bourbon, le meilleur homme de guerre du royaume, qui passe à l'ennemi et entraîne la perte du Milanais et l'obligation de défendre nos frontières sur l'Escaut, les Pyrénées et en Provence.

François 1er néanmoins se rétablit, repasse en Italie, investit Pavie, mais, dans une bataille imprudemment engagée, il est vaincu et fait prisonnier. Il est relâché après avoir signé le traité de Madrid (1526) par lequel il abandonne la Bourgogne à Charles-Quint (1) ; mais il est bien



décidé à n'en rien faire... approuvé en cela, à son retour, par les États bourguignons.

Le roi met alors habilement l'Europe et le Pape de son côté au prétexte de l'équilibre européen et de la délivrance de l'Italie de l'emprise impériale. Il rompt le traité de Madrid et fait passer à nouveau une armée en Italie. Elle libère le Pape qui a été chassé de Rome, après que le connétable de Bourbon eut saccagé la ville à la tête de mercenaires impériaux ; puis, elle descend sur Naples, mais elle est décimée par une épidémie.

Le traité de Cambrai - *la paix des dames* - négociée par Louise de Savoie mère du Roi, et Marguerite d'Autriche tante de l'Empereur, met fin à cette première phase de la guerre. La France renonce à ses ambitions italiennes, et Charles à la Bourgogne. François épouse alors en seconde noce la sœur de l'Empereur.

La seconde période des hostilités débute en 1535 pour ne s'achever que peu avant la mort du Roi. François, dès le temps de sa captivité n'a pas hésité à s'allier discrètement au grand Turc, prenant ainsi son adversaire à revers sur son flanc oriental et en Méditerranée. C'est en grande partie grâce à cet appui et au soutien des princes allemands gagnés au luthéranisme que la France put tenir tête à l'Empire.

L'occasion d'en découdre se présente avec la mort du duc de Milan Sforza. Derechef François 1er bondit sur le Milanais. Charles-Quint répond par une invasion de la Provence conjurée par une politique de terre brûlée qu'y pratique le connétable de Montmorency, alors que le Roi doit courir vers le nord au secours de Péronne laissant au connétable le soin d'occuper dans un deuxième temps le Piémont après avoir dégagé la Provence.

La trêve de 1538 dure peu. La guerre reprend. Elle est marquée par notre victoire de Cerisoles, l'occupation durable du Piémont et la participation active de la flotte turque en Méditerranée. Mais en revanche l'Anglais entre en scène, il nous prend Boulogne, et la menace impériale pèse sur Paris. Le traité de Crespy apporte en 1544 une paix précaire, chacun rendant ses conquêtes.

Leçon à tirer de vingt-cinq ans de conflit : d'offensif il est devenu défensif. Le colosse habsbourgeois met en péril les nations dont la France se fait le champion. Grâce au poids de son unité, de sa démographie, de sa puissance militaire, elle parvient à contrebalancer la menace de l'empire germanique.

Fils essentiels de l'écheveau politique

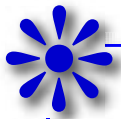
Dans un règne dont les péripéties sont confuses on peut démêler diverses données : certaines constantes, d'autres relevant de l'opportunité. L'obstination en direction de l'Italie est évidente, mais au-delà de prétentions successorales et d'un accroissement de puissance, il y avait chez François 1er une idée de l'union avantageuse de deux peuples qui se heurtera inévitablement aux vicissitudes de la guerre.

Autre élément majeur de la politique royale dû aux nécessités de la lutte en cours, mais qui se pérennisera : l'alliance turque. Il fallait prendre l'empire à revers. Bien que le monde chrétien se voile la face, François 1er n'hésite pas à tendre la main au sultan. À sa décharge n'oublions pas qu'il obtient du souverain ottoman droit de cité et accès aux lieux saints pour les chrétiens - en somme un des buts de la croisade - et avantages importants pour le commerce français.

Le soutien aux princes protestants allemands, hostiles à l'Empereur dès l'éclosion de la réforme, découle de la même volonté de faire échec à l'Empire « *per fas et nefas* » et devient une constante de la politique française malgré les réprobations qu'elle provoque dans le monde catholique.

L'attitude de François 1er vis-à-vis des Réformés du royaume revêtit un caractère tant affectif que politique. Le prince humaniste et bienveillant se montre un certain temps tolérant à l'instar de sa sœur Marguerite qui protège ouvertement les calvinistes.

Mais le Roi se cabre quand on découvre la mutilation d'une statue de la Sainte Vierge, injure au culte le plus cher dans le cœur des Français et surtout à partir de l'affaire des placards



dans laquelle la messe est publiquement injuriée. Nous sommes en 1534. Le calvinisme progresse mais le Roi entend bien ne pas changer la religion de son état.

Perfectionnement de l'État

Sous François 1er le pouvoir royal s'affermi considérablement : la trahison du plus grand seigneur du royaume ne fait aucun émule et la captivité du Roi ne donne lieu à aucun désordre ; il est vrai que sa mère Louise de Savoie le remplace avec autorité.

Si le conseil d'en haut est composé en majorité de grands du royaume, la bourgeoisie des villes prend massivement en charge les offices. L'administration du pays est fort bien assurée avec un nombre réduit d'officiers (huit à neuf mille). La centralisation du trésor et la mise en place de Receveurs Généraux permettent un contrôle précis des dépenses et des recettes sans augmentation sensible du poids fiscal. Les mouvements populaires de Lyon et de La Rochelle sont isolés. La justice enfin est totalement réorganisée par l'édit de Crémieu et l'ordonnance de Villers-Cotteret.

On ne saurait négliger la clairvoyance de François 1er dans le domaine maritime et colonial. Son action personnelle est à l'origine de la création du Havre, des explorations de Verazano en Amérique et des établissements provisoires de Cartier sur le Saint-Laurent préparant la fondation de Québec au siècle suivant.

L'image du Roi : heurs et malheurs

Si François 1er a eu la malchance de trouver en face de lui des adversaires de sa taille en la personne de Charles-Quint et d'Henri VIII, celles aussi d'être confronté à un empire colossal, à une hérésie naissante, d'avoir essuyé des revers et subi une captivité humiliante... il



Le chevalier Bayard

est resté pour nous, le Roi-chevalier, vaillant soldat sinon grand capitaine, et surtout le prince de la Renaissance, incomparable amateur d'art et mécène éclairé.

François 1er c'est Marignan, c'est Cerisoles, c'est l'épopée des Bayard, des Montmorency mais c'est aussi Fontainebleau et Chambord, les embellissements apportés à Saint-Germain, Amboise, Blois, les deux pôles artistiques du Val de Loire et de Paris, la protection ou l'amitié assurées à Vinci, Cellini, del Sarto, Le Primatice, Le Titien, Pierre Lescot, Jean Goujon, Rabelais, Marot et combien d'autres.

François 1er c'est le fondateur du collège royal, futur collège de France, c'est l'essor des humanistes avec Budé, les progrès de l'imprimerie, c'est l'enrichissement de Fontainebleau par des collections de tableaux et de manuscrits d'une valeur inestimable. Un ambassadeur vénitien dira de lui « il n'est ni étude ni art sur lequel il ne puisse raisonner pertinemment ». Seul Louis XIV pourra lui être comparé.

4) Henri II : Coup d'arrêt aux Habsbourg 1547-1559

Aussi robuste au physique qu'au moral Henri II – sans avoir le coup d'œil fulgurant et universel de son père François 1er – laissera dans l'histoire la marque d'un bon serviteur de la couronne. Il sut mettre un terme à la guerre extérieure et à des équipées risquées, parfaire l'œuvre administrative de son prédécesseur tout en favorisant comme lui, avec discernement, l'expression de multiples talents qui ont donné leur éclat à notre renaissance.

La guerre (1552-1559)

Le traité de Crespy n'était qu'une trêve. Charles-Quint de son côté œuvrait à faire des Allemagnes une puissance unie dont il avait l'espoir de s'assurer l'empire héréditaire. Depuis des années il s'y heurtait à l'insoumission et même la rébellion de princes gagnés à la Ré-



forme. Ils étaient activement soutenus par François 1er, puis par Henri II qui, préparant une reprise des hostilités, commence par se garantir du côté des Anglais en les contraignant à nous restituer Boulogne. Puis, il s'accorde secrètement avec le duc de Saxe mandaté par les princes protestants allemands qui attribuent au Roi le titre de « vicaire de l'empire » et « l'invitent » à faire reconnaître ses droits sur les villes impériales de Cambrai, Metz, Toul et Verdun.

Henri ayant ainsi mis le « grabuge » dans les affaires allemandes, selon sa propre expression, prend possession des trois évêchés lorrains, et, avec une armée fortement renforcée en infanterie, pousse jusqu'au Rhin. L'Empereur, après avoir failli être enlevé par l'électeur de Saxe, est obligé de composer avec ses vassaux rebelles et de reconnaître les « libertés germaniques », ce qui lui donne le champ plus libre pour venir assiéger Metz dans laquelle François de Guise s'enferme, le contraignant à la retraite.

La suite est moins heureuse pour nous : malgré une conjoncture plus favorable due à l'abdication de Charles-Quint, son rêve d'unité allemande brisé, au partage de ses immenses possessions, l'Allemagne et l'Empire revenant à son frère, l'Espagne, les Pays-Bas, les territoires italiens et les colonies d'Amérique à son fils Philippe II.

Henri II bien qu'il ait acquis une vision plus réaliste de ses objectifs limités à l'est, à l'appel du Pape, se laisse entraîner vers Naples à partir de notre tête de pont du Piémont, donnant ainsi à penser que toute ouverture italienne n'est pas abandonnée. Les Espagnols en profitent pour envahir la Picardie et battent Montmorency à Saint-Quentin. Succès éphémère, car Guise, revenu d'Italie à marches forcées, enlève audacieusement Calais aux Anglais qui avaient malencontreusement jugé opportun de nous déclarer la guerre (2).

La situation étant ainsi rééquilibrée, le traité de Cateau-Cambresis met fin au conflit en 1559. Cette paix a été diversement jugée mais elle marque un tournant dans la politique française,

avec la fin des expéditions italiennes. Si nous abandonnons nos prétentions sur la péninsule, nous tenons définitivement les fameux trois évêchés jalonnant la route du Rhin, but de nos efforts futurs. Et puis nous recouvrons Calais, perdue depuis deux siècles. Le dernier Anglais est enfin « bouté » hors de France.

L'organisation interne

Henri II continue, en l'accentuant, la réorganisation financière et administrative du royaume, largement amorcée par François 1er. Si le taux des impôts reste tolérable malgré une répartition contestable, les besoins du trésor consécutifs aux exigences de la guerre et des subsides versés à nos alliés, obligent à recourir massivement à l'emprunt.

D'où la constitution d'une puissante structure bancaire, gérée par des Italiens et dont le centre se situe à Lyon. L'organisation financière ouvre la voie à l'administration générale : les secrétaires des finances créés par François 1er se transforment sous Henri II en quatre secrétaires d'État ayant chacun en charge un secteur géographique englobant la totalité des affaires. Ils se recrutent

dans la noblesse de robe. C'est le début d'une véritable structure ministérielle.

Une autre grande innovation du règne est la création des intendants, commissaires du gouvernement, sortis du vivier des maîtres des requêtes, institution qui aura un brillant avenir. L'appareil d'état se renforce à tous les échelons par l'accroissement du nombre des offices juridiques ou de finances, ce qui de surcroît procure par leur vente des revenus au trésor.

Toutefois, à la fin du règne d'Henri, le nombre des officiers ne dépasse pas dix mille ce qui est fort raisonnable. Cette administration renforcée était nécessaire dans un pays épargné par les effets directs de la guerre mais qui souffrait des charges y afférentes frappant les fortunes privées. Malheureusement les troubles civils à venir ne permettront pas de recueillir tous les fruits d'une bonne organisation intérieure.



Le chevalier Bayard



Situation stabilisée mais avenir incertain

Car la mort prématurée du Roi, tué dans la force de l'âge au cours d'un tournoi, prive la France d'un prince dont la froide énergie était nécessaire pour diriger un pays en proie aux premiers désordres occasionnés par les querelles religieuses. À l'extérieur, la paix était acquise, et Charles-Quint n'avait pu atteindre son but : la constitution d'un immense empire héréditaire à prétention européenne. À l'intérieur, l'administration royale avait fait d'importants progrès et, dans le sillage de son père, Henri II avait attisé la flamme du foyer artistique et intellectuel, au premier rang duquel brillaient des célébrités aussi diverses que Philippe Delorme, Bulant, Germain Pilon, Ronsard et du Bellay pour ne citer que les plus représentatifs.

Mais la montée du calvinisme se heurte à l'intransigence d'Henri II qui n'a pas la flexibilité du François 1er d'avant l'affaire des placards. Toutefois sa fermeté, jointe à la prééminence des pouvoirs civils tempérant un arbitraire clérical à la mode ibérique, empêche sous son règne les désordres et les répressions excessifs.

D'autre part, les péripéties de la guerre donnent naissance à des clans d'origine militaire mais dont le clivage va par la suite se transformer en fonction des sensibilités religieuses. Nous n'en sommes pas là sous Henri II, mais déjà se dessine le parti Montmorency-Coligny

penchant pour la réforme et celui de Guise profondément catholique. Il se trouve que le premier est celui des vaincus de Saint-Quentin, et le second celui du brillant homme de guerre qui s'illustra à Metz et Calais. Le jour où la noblesse d'épée sera libérée de la conduite des troupes dans les guerres extérieures et qu'elle ne sera plus soumise à l'autorité d'un prince volontaire, elle sera naturellement disponible pour prendre la tête de factions engagées dans des luttes intestines.

5) Au terme d'un siècle de conflits Continentaux

Louis XI alliant la poigne à la ruse a mis un terme au conflit avec l'Angleterre, dompté les grands féodaux, et réduit à néant et aux moindres frais la menace d'une nouvelle puissance lotharingienne. Un discutabile intermède italien conduira François 1 et Henri II à une lutte de quarante années pour préserver la France d'un encerclement total par le monstrueux empire des Habsbourg. Si cette menace n'est pas définitivement éteinte elle est momentanément écartée. Mais nous sommes dès lors au seuil d'une période de graves troubles religieux qui va embraser le pays.

René Maillot

NOTES

(1) Cette obstination de Charles-Quint à réclamer la Bourgogne s'explique par le fait qu'il se considère surtout comme le descendant des grands ducs d'Occident. Dans un testament de 1522 il stipulera, qu'en cas de recouvrement de cette province, on devra l'enterrer à la chartreuse de Champmol, nécropole de ses aïeux bourguignons.

(2) *La réforme* sera étudiée dans un prochain chapitre.

(3) C'est Henri II lui-même qui, contre tout son conseil (Guise en personne s'abstenant), décide de cette opération hardie.

BIBLIOGRAPHIE

Leroy Ladurie, *L'État royal 1460-1610* - P. Murray Kendall, *Louis XI*,
Louis XI, *Lettres choisies* - Comynnes, *Mémoires*,
Levis Mirepoix, *La France de la Renaissance*,
F. Funk-Brentano, *La Renaissance* - J. Jacquart, *François 1er*.

Retour au sommaire "Histoire de France"